

Les sorghos repiqués *muskuwaari* au Cameroun

Nomenclature

Le terme *muskuwaari* désigne dans le nord du Cameroun des sorghos repiqués de contre-saison. Au Nigeria, on parle de *masakwa* et, au Tchad, de *berbere*. Ce sont des variétés de *Sorghum durra* et *durra caudatum* à tiges courtes, aux panicules semi-compactes à compactes et à pédoncule droit ou croisé. Quoique typés, ces sorghos se caractérisent par une grande hétérogénéité.

Occupant des vertisols jusqu'alors incultes, cette culture a permis le développement du coton dans le Nord-Cameroun à partir de 1955. Elle dégagait de bonnes terres pour les cultures sous pluie tout en favorisant un rattrapage vivrier. De plus, le *muskuwaari* s'insère au mieux dans le calendrier agricole, en le prolongeant. L'accroissement spectaculaire de cette culture de saison sèche a revêtu de 1955 à 1975 les traits d'une véritable révolution verte. Les programmes de développement ne l'ont pourtant pas accompagnée et n'ont que tardivement, dans les années 1990, manifesté leur intérêt.

Localisation géographique

Ce sont les Kanuri, population du Bornou (Nigeria) qui, dans les zones amphibies de la région du Balge, ont pu être les « inventeurs » du *masakwa*. Son ancienneté est difficile à préciser, car la technique du *muskuwaari* a connu des périodes d'expansion et de rétraction. Au XIX^e siècle, le *muskuwaari* s'est diffusé grâce à des Kanuri qui, depuis le Bornou, ont suivi les Peuls dans leurs conquêtes des plaines du Cameroun septentrional. Par la suite, les Peuls, partout présents, assureront sa vulgarisation, lui conférant, jusque dans les années 1960, le rôle de référent identitaire.

Les *muskuwaari* occupent aujourd'hui un large espace du Nigeria au Soudan. Leur domaine climatique dans le bassin du lac Tchad se situe entre les isohyètes 900 et 500 mm. Quant à leur affinité édaphique, elle va aux terres inondables d'argile à montmorillonite couvertes de fentes de retrait pendant les périodes sèches. Ces « terres cassées » sont appelées *karal* en langue peule, et *berbere* en arabe du Tchad. La culture de ces sorghos repiqués se pratique également sur les laisses de certains fleuves.

Conduite technique

Les opérations culturales sont identiques dans toute l'aire des *muskuwaari*, qu'elles se réalisent dès l'arrêt des pluies dans les zones semi-humides des plaines du Diamaré, ou dès le retrait des eaux sur les rives de la Bénoué.

Les pépinières sont mises en place à la fin du mois d'août et produisent des plants en quarante jours, avant l'apparition du premier

noeud. Les plants sont repiqués en octobre, à l'aide d'un plantoir, selon un écartement de 0,80 à 1,20 m, ce qui évite de reprendre l'emplacement des précédents pieds, et à une profondeur de 0,20 à 0,35 m, variant en fonction de l'humidité du sol. Chaque parcelle de *karal* dispose d'un petit puisard aménagé qui retient l'eau pour arroser le plant dès son introduction et limiter ainsi le stress du repiquage. La densité peut atteindre 10 000 plants/ha, avec des rendements de 1 000 kg/ha.

Des stratégies ont été élaborées de longue date comme, par exemple, celle qui consiste à placer, en périphérie de grandes soles de sorghos repiqués, des variétés amères ou à grains irisés qui dissuadent les attaques aviaires, protégeant au centre les meilleures variétés de *muskuwaari*.

La fertilité de ces couches d'argile n'est pas limitative, seule importe la quantité d'eau tombée, si bien que tout va se jouer sur la façon de retenir l'eau des pluies. On essaie de la piéger par des casiers de diguettes, de plus en plus serrés en allant vers les zones de topographie haute, et cela sur des dizaines, voire des centaines, d'hectares en continu. Cette contention en eau favorise la venue de certaines graminées, que l'on va démultiplier en ensemençant ces *karal* en *Setaria* sp., ce qui conduit à un couvert graminéen mono-spécifique anthropisé. Cette végétation herbacée dense crée une forme de « jachère dérobée » qui, fauchée après la fin des pluies, va rapidement sécher. Intervient alors un savant brûlis produisant un feu rapide qui éradiquera les adventices. On récolte, pour cela, une graminée qui servira d'étope, *Loudetia*

togoensis. Celle-ci croît en peuplement pur, sur des sols halomorphes incultes qui forment des îlots au sein des espaces de *karal*. Un bon brûlis évitera tout sarclage ultérieur. Mais cette culture accapare de nombreux pâturages potentiels. Les autorités traditionnelles veillent, en effet, au retrait total des troupeaux pendant la saison des pluies, afin d'éviter le piétinement des diguettes et le tassement de la terre. Les troupeaux réinvestiront les *karal* après la récolte des *muskuwaari*, vers mi-janvier, mi-février. Des variétés dominantes, comme le *safraari*, produisent une canne sucrée, particulièrement appréciée par le bétail et qui fait même l'objet d'une commercialisation.

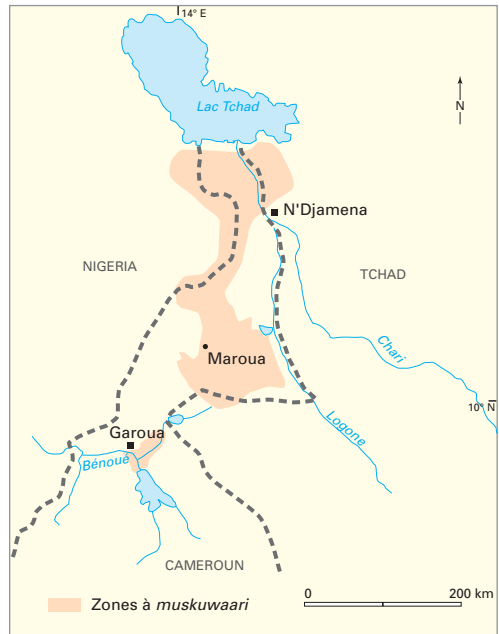
L'avenir de la « mouskouariculture »

Depuis le début des années 1980, le pivot de l'agrosystème dans les plaines du Diamaré n'est plus le coton, mais le *muskuwaari*. La concurrence inexorable du maïs venu du sud, qui fait reculer les sorghos sous pluie, ne le concerne pas. Le *muskuwaari* est, de plus, gratifié d'un bon pouvoir de conservation. Gustativement apprécié des consommateurs, il ne cesse de progresser. Culture sûre en ce qu'elle n'est pas tributaire des pluies, elle a néanmoins besoin de fraîcheur en décembre-janvier au moment de l'épiaison. Son intérêt est tel qu'en 2005 des rogations ont eu lieu dans les mosquées du Diamaré pour « faire venir le froid » et l'harmattan.

On ne peut que souligner l'étonnante plasticité et le pouvoir d'adaptation de la culture des *muskuwaari*. Elle s'empare de sols à simple affinité vertique qui se trouvent comme « apprivoisés ». Aussi s'éloigne-t-on de plus en plus des premiers *karal* d'élection des sorghos repiqués, ce qui retarde d'autant la suppression foncière annoncée. La culture du *karal* est néanmoins victime de son succès et le prix de la « corde » (= 1/4 d'ha) ne cesse de croître. Avec l'évolution des moyens de transport, les parcelles de *karal* sont plus souvent dissociées des terroirs. Paysans et citadins louent et achètent des parcelles parfois fort loin.

Cette culture fait aussi l'objet de critiques car elle présente des traits qui la rendraient préjudiciable à l'environnement. Elle s'accompagne, en effet, non seulement d'une éradication des ligneux sur les parcelles pour limiter la concurrence pour l'eau, mais aussi en bordure des surfaces emblavées afin que les arbres ne servent pas de reposoirs aux vols d'oiseaux granivores attirés par l'unique culture de saison sèche.

Cette inquiétude est renforcée, depuis 2000, par l'arrivée, dans l'aire des *muskuwaari*, des



Le sorgho repiqué dans le nord du Cameroun

pesticides et surtout des herbicides. Le goulot d'étranglement de la culture a toujours été la mise en place rapide du brûlis/repiquage. Il fallait, pour cela, une main-d'œuvre salariée abondante, qui correspondait au gros des dépenses des exploitations. Les herbicides, passés de la spéculation cotonnière à la culture des *muskuwaari*, permettent, par leur rapidité d'exécution, de limiter ce recrutement et de réaliser de substantielles économies.

De 2000 à 2005, les « mouskouariculteurs » se lancent dans des essais divers. Certains sont « tout herbicide », d'autres pratiquent un traitement une année sur deux ou trois, afin de ne pas compromettre le renouvellement du tapis graminéen, seul garant contre l'érosion. C'est toute une paysannerie qui teste et s'interroge, mobilisant tous ses savoirs sur les *musku-*

waari, confrontés à cette nouvelle donne : l'herbicide. Elle cherche, année après année, à trouver l'invariant caché...

Le nord du Cameroun ne peut se passer de la culture de ses sorghos repiqués, mais le défi technique actuel, joint au spectre d'une crise foncière à court terme, ébranle la confiance

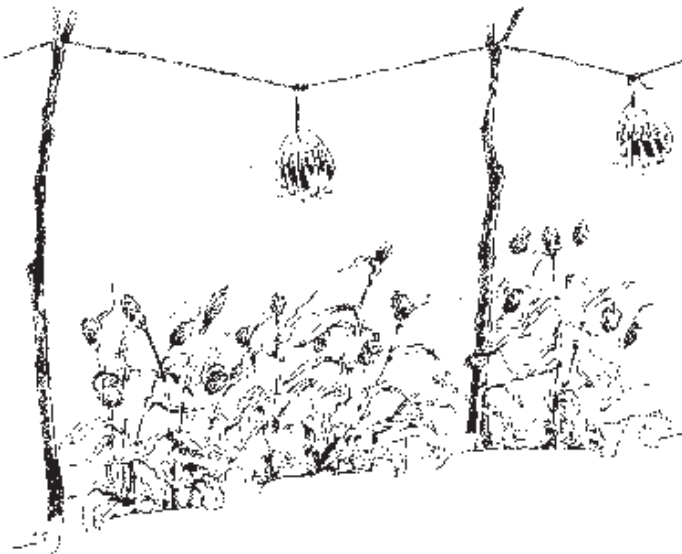
que le paysan plaçait, il y a peu encore, dans son *muskuwaari*.

Références

KIRSCHT, 2001 ; MATHIEU, 2000 ; RAIMOND, 1999 ; SEIGNOBOS, 2000.



Muskuwaari dans la région de Maroua.



Muskuwaari sur sol faiblement verticale aménagé avec des diguettes.

Eric Mollard Annie Walter

Agricultures singulières

IRD
Editions

Éric Mollard, Annie Walter

Éditeurs scientifiques

Agricultures singulières

IRD Éditions

Institut de recherche pour le développement

Paris, 2008

Photo de couverture

IRD/T. Simon – Riziculture en bas-fonds et aménagement des versants dans les hautes terres malgaches

Préparation éditoriale et coordination

Marie-Odile Charvet Richter

Infographie

Michelle Saint-Léger et LCA/IRD Bondy

Mise en page

Bill Production

Correction

Yolande Cavallazzi

Maquette de couverture

Michelle Saint-Léger

Maquette intérieure

Catherine Plasse

La loi du 1er juillet 1992 (code de la propriété intellectuelle, première partie) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans le but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon passible des peines prévues au titre III de la loi précitée.